L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No 73 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.

JEUDI MATIN, 6 JUIN.

FEUILLETON.

LES TROIS SAURAIN

PAR

EMILE RICHEBOURG.

XII

(Suite et fin.)

"J'ai bien un acheteur, dit-il à son frère timidement, mais il ne voudrait donner que cinquante mille francs.

— Seulement, reprit le docteur en appuyant sur chaque mot, il vaudrait trente mille francs en signant l'acte et solderait les vingt mille francs dans le deuxième mois qui suivrait la vente.

— Ah! mais c'est une proposition, ça. Qu'en pensez-vous, mon frère?

— Moi, je pense que c'est une affaire superbe pour toi! et, je serais à ta place, je la ferais vite aux cheveux.

— Mais qu'elle ne fut chauve, répliqua le notaire en riant bruyamment de son gros calembour.

— Je ne le crois pas, dit le médecin sans rien perdre de son air grave, on m'a parlé dans des termes....

— Ah! on t'a parlé.... Qui donc?

— Un M. Grassin, que je connais à peine.

— Grassin, Grassin; ce nom là m'est connu.

— C'est bien possible. Il a été notaire, m'a-t-on dit.

— Parbleu! c'est cela même; ce Grassin est l'ancien notaire de Lusigny. Il est fort à son aise. Ainsi c'est lui!....

— Lui-même.

— Il est décidé à acheter?

— Très décidé. Tu le verras demain.

— Eh bien, si nous nous entendons, je vends, oui, je vends. Je vais par mon mariage devenir un homme important; je ne veux pas pourquoi je me condamnerais à rester pauvre toute ma vie. Tu m'as donné un bon conseil, mon frère."

Et le gros notaire se mit à fredonner le refrain d'une vieille chanson:

Amis, profitons de notre jeunesse,
Laissons le travail, vive le plaisir!

Certes, M. Auguste Saurain avait pu chanter ces vers autrefois; mais il n'en avait jamais mis le plaisir complètement à profit. Il n'avait pas assez d'argent pour de nombreuses parties de plaisir. Il n'avait pas de maîtresse que de loin en loin. Mais qui sait? l'homme s'illusionne facilement. M. Saurain n'ayant pas devant lui un miroir pour lui montrer la perruque de travers et sa large face en changeante, se disait que peut-être il avait bien une rude, s'imagina peut-être n'avoir que vingt-cinq ans.

Le lendemain, l'ancien notaire Grassin s'entendait facilement avec M. Auguste Saurain. Vendeur et acheteur furent enchantés l'un de l'autre; Grassin, en signant l'acte le soir même, mit trente billets de banque dans la main du vieux garçon.

"J'ai fait une bonne affaire, dit celui-ci.

— Et moi donc!" répondit l'autre.

Et ils ne comprirent ce qui s'était passé. Amédée se mit à crier victoire. Il sautait au milieu de la chambre comme un vrai fou. Il voulut embrasser le médecin: celui-ci le repoussa avec des mots assez peu de vraie tendresse, d'ailleurs, et l'embrassa sur les deux joues. Séance tenante, le médecin écrivit une nouvelle lettre à son frère. Amédée y ajouta quelques mots. La lettre ne disait pas un mot de ce qui se passait à Lasgres; elle contenait seulement des injonctions avec recommandation expresse de les suivre exactement. On la mit immédiatement à la poste.

M. Grassin, après avoir signé l'acte qui le faisait successeur de maître Saurain, serrait la main à Amédée avant de partir pour Chaumont.

Dans la semaine qui précéda le jour fixé pour la signature du contrat, M. Journeux et M. Auguste Saurain eurent plusieurs longues conférences. L'ex-notaire proposait tel même, article par article, la minute du contrat, en soumettant, toutefois, chaque paragraphe à l'approbation de son futur beau-père. — M. Grassin, à son retour de Chaumont, reçut ce brouillon de la main de M. Journeux, pour en faire une copie exacte.

Enfin, le jour de la signature, si attendu, si ardemment désiré par M. Saurain, arriva. Dès le matin, Emma en fut prévenue par son père. Des larmes, des sanglots brûlèrent seuls à M. Journeux, que sa fille l'avait entendu et compris. Nous devons dire au lecteur, que trois jours apparavant, à la suite d'une scène plus violentes où le rentier s'était montré de plus féroce qu'un de ces tyrans de famille du moyen-âge, qui traînaient leurs filles au pied des autels, il avait arraché le consentement de ses malheureuses jeunes filles.

En sortant de la chambre d'Emma, M. Journeux rencontra, sur le seuil, la vieille gouvernante de sa fille.

"Nous avons du monde à souper ce soir, dit-il, n'oubliez pas que le repas doit être convenable, ne regardez pas à la dépense.

— J'arrive du marché, monsieur, soyez tranquille. La volaille est déjà à son fourneau.

— Très bien; je m'en vais lui donner quelques conseils.

— Ô économie, grommela la gouvernante.

Elle entra dans la chambre de sa maîtresse en fermant la porte derrière elle.

"Vous pleurez donc toujours mam'zelle? dit-elle d'une voix affectueuse. Voilà quinze jours que ça dure et ça devrait plus avoir de larmes dans la tête. Mon Dieu, quand donc serez-vous plus et gaie comme autrefois!

— Jamais, dit Emma d'un ton sinistre.

— Allons, ne vous désespérez pas tout à fait, ma petite Emma; je crois que je vous apporte une bonne nouvelle.

— Une bonne nouvelle! s'écria la jeune fille en relevant sa jolie tête. Qu'as-tu donc appris, ma bonne? Parle, oh! parle vite. Lasgrais-tu vu?

— Lui! non. Mais son ami.

— Amédée!

— Oui, je l'ai rencontré près du marché causant gaiement avec quelques jeunes gens. En me reconnaissant, il les a quittés pour venir à moi.... Il m'a dit, il m'a dit, c'est donc ce soir qu'on signe le contrat! — On le dit, monsieur Amédée, si je m'en souviens. Ah! ça fait bien plaisir, notre chère demoiselle. — Pauvre Emma! fit-il, voyant l'aimer bien, ce pauvre Marianne?

— Je crois bien que je l'aime! M. Amédée; une petite qui est si douce, si bonne, si mignonne, un vrai ange du bon Dieu, quoi! Ah! si ça ne dépendait que de moi, ce mariage ne serait pas, allez. — Bien, Marianne, bien, me dit-il alors en souriant tout drôlement; je vous que je puis vous charger d'une commission pour votre maîtresse. Dites-lui qu'elle ne doit plus pleurer et que ce soir je signerai à son contrat de mariage. Elle comprendra ce que cela veut dire."

Emma poussa un cri de joie et porta vivement la main à son cœur comme pour en arrêter les battements trop forts. Elle ne devinait point ce qui devait se passer le soir; mais les paroles d'Amédée, transmises par la vieille Marianne étaient pleines de promesses et de vagues espérances. Elle n'était donc pas abandonnée. Toutes sortes de combinaisons, possibles ou non, se mêlaient, se pressaient, se heurtaient dans son cerveau; elle les accueillait ou n'en adoptait aucune. Enfin, elle résolut d'attendre en quelque sorte et confiante en l'avenir, en l'éloquence qui venait de pénétrer en elle.

Après m'avoir parlé, M. Amédée me quitta et retourna M. Saurain, le médecin, qui se promenait, seul, à l'autre bout de la place. Et tous deux s'en allèrent du côté de la Longue-Porte.

— Le docteur! murmura Emma, c'est singulier. Mais qu'importe, reprit-elle aussitôt, pourvu que je sois sauvée. Qu'ai-je besoin de comprendre!"

Puis, s'adressant à la domestique:

"Ma bonne Marianne, dit-elle, je te remercie; les paroles, tu le vois, m'ont consolée; je ne pleure plus.

— C'est vrai. Oh! que je suis heureuse, s'écria Zéphirelinette femme.

Elle n'avait absolument rien compris au changement d'Emma; elle ne la voyait sous ses yeux; mais elle ne cherchait pas à en apprendre davantage. Sa maîtresse ne pleurait plus; pour elle, c'était tout. Le reste lui importait fort peu.

Un instant avant de se rendre sur la place où nous avons que l'ami de son neveu l'a rencontré, le docteur appela Charlotte et lui dit:

"Je serai occupé toute la matinée; je ne déjeunerai pas; tu prévendrasa mon frère, Charlotte."

Puis, remettant à la vieille fille une fiole en verre bleu, longue comme la moitié de Pouce:

"Tu verseras le contenu de ceci dans son café avant de le lui servir; te entends?

— Entendu, monsieur Charles, fit Charlotte avec un sourire glacial.

Le docteur jeta un regard mystérieux et le médecin s'en alla, pendant que la servante cachait la précieuse fiole dans sa ceinture.

Le déjeuner fut servi à l'heure ordinaire. M. Saurain n'était pas sans émotion, et comme les derniers jours, il ne dou d'en, revy l'appétit, mêmes à ceux qui sont habitués à manger beaucoup. l'ex-notaire avait à peine avalé quelques bouchées, qu'il déclara ne plus avoir faim.

Charlotte enleva les plats et servit le café. M. Saurain ne le prit pas comme d'habitude, et en dégustant sa goutte, il fut saisi tout à coup, et bientôt très pressé et qui humble de perdre une minute. Pressé, pressé, il sentait sombrer ses gaîtés, prises une sorte de lourdeur étrange, et quelque chose comme une lassitude extrême.

Il prit congé tout son membres.

— Tu vas ouvrir les fenêtres, Marianne, dit Charlotte qui, souriant malignement, ne quittait pas de vue le vieux garçon.

M. Saurain ouvrit un tabouret devant lui et en mit à prier avec le coude sur la table, croyant ainsi valoir, et commencé qu'il s'endormit sur lui. Mais après quelques minutes:

Voilà qui est bizarre, dit-il. Je ne bonne manière en semblé ridicule, je ne crois que ma grande de plus en plus; non ne me semble de plomb, mes yeux se ferment.

Un effroyable bâillement lui coupa la parole.

— Monsieur a bon envie de dormir, dit négligemment la vieille fille; il devrait se mettre tout bonnement sur son lit. Une heure de sommeil vous ferait du bien à vous et vous vous trouveriez dispos et tout à fait bien.

— Mais, Charlotte, c'est très juste. Je... je dors déjà. Aidez-moi à

— Je... je... je...